

André l'observe toujours, impassible. Eve se soutient avec effort, et continue avec une certaine violence- :

-Tu as profité de ma maladie, mais je guérirai....

Je guérirai, André. Je la défendrai contre toi... .

A bout de forces, elle se laisse glisser sur le lit, démasquant ainsi la table de chevet. Très pâle, André fixe, maintenant, sur cette table, le verre vide. Son visage alors exprime une espèce de détente-, tandis que s'élève encore la voix d'Eve, de plus en plus faible :

-Je guérirai, et je l'emmènerai loin d'ici.... loin d'ici

### *Une route de banlieue*

A demi dissimulé- par un pan de mur, Lucien se tient à l'affût-. Le visage blême-, luisant de sueur-, la bouche mauvaise, remâchant- sa haine, il guette-. Sa main est dans la poche de son veston.

Là-bas, à cent cinquante mètres environ, penché sur sa bicyclette, Pierre paraît. Il avance, seul, sur cette route monotone et triste de banlieue au milieu des chantiers-. Au loin, des hommes travaillent, poussent des wagonnets, vident des camions. Pierre continue à avancer parmi les usines et de hautes cheminées qui fument. Lucien a le visage de plus en plus tendu, il amorce- un geste tout en jetant de brefs coups d'œil inquiets autour de lui.

Lentement, il sort un revolver de sa poche.

### *La chambre d'Ève*

La voix d'Eve se fait encore entendre, avec un dernier reste de violence.

- Je guérirai.... André, je guérirai.... pour la sauver .... Je veux guérir ....

Sa main glisse le long de la table, veut se raccrocher, tombe, enfin, entraînant le verre et la carafe.

Eve, qui se sentant faible a voulu s'appuyer à la table, roule sur le sol dans un bruit de verre cassé ....

Pâle mais impassible, André regarde le corps d'Eve étendu sur le sol.

### *La route de banlieue*

Deux coups de revolver claquent. Sur la route, Pierre roule encore pendant quelques mètres en vacillant- et tombe sur la chaussée.

### *La chambre d'Eve*

Lucette se précipite dans la chambre, en coup de vent-, rejoint André. Elle aperçoit le corps d'Eve sur le sol et jette un cri.

### *La route de banlieue*

Le corps de Pierre est étendu au milieu de la route, à côté de sa bicyclette dont la roue avant continue de tourner dans le vide.

Derrière le pan de mur qui le cache, Lucien enfourche- son propre vélo et s'enfuit à toutes pédales.

Là-bas, les ouvriers ont suspendu- leur travail. Ils ont perçu les coups de feu mais,

sans comprendre encore, dressent la tête. Hésitant, l'un d'eux se décide à s'avancer sur la route.

Un lourd camion vient de stopper près du cadavre de Pierre. Le conducteur et deux ouvriers sautent à terre. Au loin, d'autres ouvriers accourent. Bientôt, un cercle d'hommes se resserre autour du corps étendu. On reconnaît Pierre, et des exclamations s'entrecroisent- :

- C'est Dumaine !

- Qu'est-ce que c'est ?

- C'est Dumaine !

- Ils ont buté- Dumaine !

Dans la confusion générale, personne n'a prêté attention au bruit de bottes d'une troupe en marche, d'abord lointain, mais qui se précise maintenant. Brusquement, tout près, le chant de la milice éclate. Un ouvrier, le visage dur, jette :

- Qui veux-tu que ce soit ?

A ce moment, un détachement de miliciens débouche- d'une rue voisine: L'un après l'autre, les ouvriers se redressent et font face à la troupe qui vient vers eux. Une grande colère monte dans leurs regards. Une voix crache- :

- Les salauds- !

Le détachement s'avance toujours, les miliciens zhanent et, à leur tête, le chef fixe d'un œil inquiet le groupe des ouvriers. Les ouvriers sont maintenant tous debout et barrent- la route d'un air menaçant. Quelques-uns se détachent et sans ostentation-, vont ramasser des pavés et des morceaux de ferraille- sur le côté de la chaussée.

Au bout de quelques pas, le chef milicien donne un ordre préparatoire-, puis il crie :

- Halte !

A ce moment, tandis que son corps demeure étendu sur le sol, un autre Pierre se redresse lentement.... Il a l'air de sortir d'un rêve et brosse machinalement sa manche. Il tourne le dos à la scène muette qui se joue. Néanmoins-, trois ouvriers lui font face ; ceux-ci pourraient le voir, et cependant, ils ne le voient pas.

Pierre s'adresse à l'ouvrier le plus proche ....

- Eh bien, Paulo, qu'est-ce qu'il y a ?

L'interpellé- ne bronche- pas. Simplement, s'adressant à son voisin, .il demande en tendant la main :

- Passe m'en une.

Le second ouvrier passe une brique à Paulo. Brutale la voix du chef du détachement ordonne :

- Dégagez- la chaussée !

Dans le groupe des ouvriers, personne ne bouge-. Pierre se retourne vivement, observe les deux camps antagonistes- et murmure :

- Il v a de la bagarre- dans l'air ....

Puis, il passe entre deux ouvriers, invisible à leurs yeux, et s'éloigne sans hâte ....

Sur son chemin, il croise- quelques ouvriers armés de pelles- ou de barres- de fer ; ces hommes passent sans le voir. A chaque rencontre, Pierre les regarde un peu étonné et enfin, haussant les épaules et renonçant à- comprendre, il s'éloigne définitivement, tandis que derrière lui la voix du chef milicien, impérieuse-, jette :

- En arrière ! Je vous dis de dégager !

### *La chambre d'Eve et le salon*

André et Lucette ont déposé le corps d'Eve sur le lit.

Tandis qu'André remonte la couverture de fourrure sur le corps de sa femme,

Lucette, à bout de forces, s'effondre- et pleure à gros sanglots, sur la main inerte- de sa sœur.

A ce moment une main de femme effleure- les cheveux de Lucette, sans que la jeune fille y fasse la moindre attention. Eve debout, regarde sa sœur.-. ..

Son visage exprime une compassion- souriante, un peu étonné, comme on peut en éprouver pour une peine légère et attendrissante- .... Elle hausse doucement les épaules et, sans insister-, s'éloigne en direction du salon.

Cependant que Lucette pleure sur la dépouille- de sa sœur, Eve, vêtue de sa robe d'intérieur, passe dans le salon et se dirige vers le vestibule. Mais elle croise Rose, sa femme de chambre, qui, sans doute alertée\* par le bruit, vient discrètement- regarder ce qui se passe dans la pièce. Eve s'est arrêtée, suit son manège-et l'interpelle :